

QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA CORRESPONDANCE DE JAN ČEP À HENRI POURRAT

Jan Zatloukal

SOME REFLECTIONS ON THE CORRESPONDENCE BETWEEN JAN ČEP AND HENRI POURRAT

Abstract: Jan Čep, translator of *Gaspard from the Mountains*, belonged among the important non-French correspondents of Henri Pourrat. Their mutual correspondence (1932–1958), which reflects notable moments of European history of the twentieth century, is an important source not only for the literary historian. Based on this correspondence, the paper analyzes three aspects of literary reflection: how the two letter writers comment on the literary production of the time (letter as a document); how the writer critically reflects his own work (letter as a critical space); what is the relation of the correspondence and the literary *création* (letter as a piece of writing).

Keywords: Jan Čep; Henri Pourrat; correspondence; literary production; work in progress.

Résumé : Jan Čep, traducteur de *Gaspard des montagnes*, appartenait parmi les importants correspondants d'origine non française de l'écrivain Henri Pourrat. Leur correspondance mutuelle (1932–1958), traversant de grands moments de l'histoire européenne du XX^e siècle, représente une source importante non seulement pour l'historien de la littérature. À partir de cette correspondance, l'article analyse trois aspects de la réflexion littéraire : comment les épistoliers commentent la production littéraire de l'époque (lettre comme document) ; comment l'écrivain réfléchit sa propre œuvre (lettre comme espace critique) ; quel est le rapport de la correspondance et de l'œuvre (lettre comme écriture).

Mots-clés : Jan Čep ; Henri Pourrat ; correspondance ; création littéraire ; œuvre en progression.

1. Introduction

La correspondance entre Jan Čep et Henri Pourrat s'étale entre 1932 et 1958 et contient 85 lettres de Čep contre 39 lettres de Pourrat. La disproportion est causée par le fait que les lettres que Čep reçut de Pourrat avant son émigration sont perdues. Dans l'immense quantité de lettres reçues par Pourrat (presque 20 000) la correspondance avec Čep peut paraître peu importante. Toutefois en la comparant avec d'autres correspondances ayant un destinataire non français, son volume semble plutôt considérable. Mais surtout, elle est significative par les sujets abordés car, hormis le côté personnel qui est propre à chaque correspondance, elle rend compte de la réflexion suscitée par les grands événements de l'histoire agitée du XX^e siècle (accords de Munich, guerre et occupation, putsch de février 1948 et avènement de la dictature communiste, émigration et exil).

Les questions littéraires, dont nous voudrions soulever trois aspects différents, occupent également une place importante dans cette correspondance. D'abord nous parlerons du point de vue de l'historien littéraire qui exploite les correspondances pour rétablir le contexte de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. C'est la valeur documentaire de la correspondance qui est conçue comme une source authentique et vraie. Ensuite nous analyserons le retour critique de l'écrivain à son œuvre, c'est-à-dire comment Čep dans ses lettres réfléchit sa propre création. Enfin, brièvement, nous traiterons les lettres en question en tant que manifestation de l'écriture.

2. Lettre comme document : création, lectures, régionalisme

Ce sont d'abord les différents aspects du travail d'écrivain qui se reflètent dans cette correspondance. Les deux épistoliers se confient leurs projets, ils s'envoient leurs livres parus qu'ils commentent aussitôt (Pourrat ne peut s'exprimer que sur les rares traductions de Čep), ils s'encouragent mutuellement. L'historien de la littérature y trouve de menues informations relatives à la genèse et gestation des œuvres de deux écrivains, à leur réception, à la méthode de leur travail, à leurs conceptions artistiques etc.

Le début de cette correspondance est placé sous le signe de *Gaspard des montagnes* qui fut d'ailleurs le prétexte pour l'ouverture du contact épistolier. Čep traduisant en tchèque ce « chant d'héroïsme et de grande amitié » sollicite auprès de Pourrat un rendez-vous pour résoudre quelques difficultés de traduction. *Gaspard* paraît dans la maison d'édition pragoise Melantrich en 1933 et c'est un succès éclatant : « Tout ceux qui ont lu votre livre [...] l'ont aimé beaucoup, fussent-ils des 'intellectuels' ou des gens 'incultes'. » (Čep à Pourrat : le 25 avril 1933) En effet, la publication tchèque dans la belle traduction poétique de Čep érige d'emblée Pourrat, considéré en France comme un écrivain plutôt régional, aux yeux des lecteurs tchèques parmi les plus importants écrivains français. Le seul mérite dans cette réussite que Čep s'attribue modestement, c'est « de l'avoir traduite un peu mieux que ne l'aurait fait un autre » parce qu'il l'a « plus aimée ». (Čep à Pourrat : le 25 avril 1933).

Tous deux, Čep aussi bien que Pourrat, furent des lecteurs passionnés. Ainsi, à part les remarques sur leur propre travail, la correspondance est parsemée de noms de nombreux écrivains dont les œuvres leur « parlent » (pour reprendre le terme abondamment utilisé par Pourrat), nourrissant parfois leurs propres créations et aidant souvent à préciser leurs visions du monde et de la littérature. Les deux épistoliers s'informent des lectures qui les ont frappé ou se demandent mutuellement un jugement sur tel ou tel ouvrage qui agite le milieu littéraire. Si en général, ils parlent d'auteurs chers à leur cœur, appartenant à leur cercles naturels (écrivains catholiques et ceux de la campagne dont Bernanos, Claudel, Alain-Fournier sont cités le plus souvent), il arrive aussi qu'ils se demandent l'un à l'autre un avis sur un auteur ou un ouvrage qui les inquiètent particulièrement. Ainsi Pourrat, incité par son ami Vialatte à la lecture de F. Kafka (Vialatte est le premier traducteur français de Kafka), sollicite-t-il l'avis de Čep à propos de l'écrivain pragois. D'emblée, Čep lui fournit une analyse détaillée de *la Métamorphose* et décrit l'atmosphère « d'angoisse, d'étouffement effroyable ». Le passage consacré à Kafka se termine, il est vrai, par le jugement favorable de l'œuvre kafkaïenne mais l'auteur est considéré par Čep comme « déroutant » et manquant de « direction » :

En lisant la « Métamorphose » j'ai eu une réaction presque physique : je sentais mon estomac qui se soulevait, prêt à rendre. – Il n'y a pas de doute qu'il s'agit d'un poète tout à fait authen-

tique et exceptionnel mais assez déroutant. Je crois que son origine juive y est pour beaucoup, ce cauchemar étouffant, ce sentiment obscur d'avoir commis une faute dont on ne connaît pas exactement la nature, ce tâtonnement à l'aveugle, ce mélange de concret et d'abstrait, de réalité et d'élément onirique. Peut-être aussi l'imagination dépourvue de direction, de discipline...? (Čep à Pourrat : le 25 avril 1934)

Čep, de son côté, demande à Pourrat son opinion sur *le Voyage au bout de la nuit*, livre qui selon ses mots emballe « les snobs littéraires » tchèques et dont il a empêché l'apparition chez Melantrich assurant ainsi « un succès énorme à une maison rivale ». Et il ajoute son propre refus catégorique à propos de son auteur, Louis Ferdinand Céline : « Pour ma part, je ne peux dire rien d'autre qu'il m'est absolument insupportable. Je le crois profondément menteur. » (Čep à Pourrat : le 29 juillet 1933, terme souligné par Čep).

Les exemples pareils démontrent bien, entre autres, l'irréductible différence entre la conception de la littérature des écrivains comme Čep ou Pourrat, conception qui est ancrée dans l'axiologie basée sur la foi chrétienne et la littérature qui exclut toute hiérarchisation de valeurs (Kafka, Céline).

Un autre problème littéraire abordé dans la correspondance est celui du « régionalisme ». En dépit de leurs dénégations, Čep et Pourrat ont parfois été taxés par la critique d'écrivains régionalistes. Il est vrai que leurs œuvres sont étroitement liées à la campagne et que leurs histoires se déroulent dans la région natale de leur enfance. Néanmoins Pourrat prêche le régionalisme au sens large du terme, le régionalisme « planétaire », s'opposant à sa forme réduite et dégradée qui ne cherche que le pittoresque local, les particularités régionales, le folklore artificiel pour touristes. Le véritable régionalisme pour Pourrat, c'est la sagesse acquise au contact profond avec la terre, la nature.

De même, Čep marquait résolument sa distance vis-à-vis de toute paysannerie de programme. S'il situe les héros et les actions de ses livres dans sa campagne morave c'est qu'il la connaît bien. Mais surtout son pays natal assumait pour lui des significations symboliques : sa campagne, c'était le paradis perdu de son enfance, l'endroit de ses racines où il pouvait rencontrer la présence de ses ancêtres. C'est enfin le lieu de croisement de sa « double patrie », métaphore fondamentale sur laquelle repose toute œuvre čepienne.

Dans une lettre du 23 novembre 1933 Čep réfute l'autocritique de Pourrat à propos de son dernier livre, *Les Sorciers du canton*, et s'oppose au ruralisme, variante spécifiquement tchèque de la littérature régionale :

Votre livre sur les Sorciers n'est pas qu'une masse de documents etc. [...] Combien sommes-nous éloignés ici de tout « régionalisme » ! Nous l'avons chez nous aussi, ce régionalisme faussement compris, mêlé de folklore et de religion de la glèbe. On l'appelle chez nous le ruralisme et on voudrait le faire dépendant du parti politique agraire. On m'a enrôlé, moi aussi, dans ce programme, et quand j'avais élevé ma voix pour protester,¹ j'ai été jeté en dehors avec force et injures. Maintenant on feint, dans certains milieux, d'ignorer mon existence. (Čep à Pourrat : le 23 novembre 1933)

¹ Dans l'article, « Le Ruralisme », Čep s'oppose avec une ironie mordante au ruralisme programmé, proclamé dans le recueil *Básníci selství* (Les poètes rustiques) dans lequel il était « enrôlé ». Il y écrit notamment qu'entre le poète « de ville » et le poète « rustique » qui ont la même vision des choses et qui sont de même lignée spirituelle, il peut exister une plus grande affinité qu'entre « deux auteurs qui n'ont en commun que le fait que leurs héros rentrent le pantalon dans leurs bottes » (1993 : 188).

L'œuvre des deux écrivains dépasse le régionalisme/ruralisme par une dimension existentielle (pour l'écrivain tchèque) et spirituelle (pour les deux) qui se superpose aux choses vertes de la nature et à la vie terrienne de la campagne.

3. Retour critique de l'écrivain à son œuvre : écriture comme œuvre en progression

Dans les lettres de Čep il est souvent question des œuvres d'Henri Pourrat. Čep parle beaucoup moins de sa propre création. Il est intéressant de voir un paradoxe, un contraste évident : s'il parle des livres de Pourrat de façon favorable voire élogieuse (« Vous êtes tellement simple, vrai et profond. C'est le comble de l'art, je le sens bien. », (Čep à Pourrat : le 27 octobre 1937)), il porte sur sa propre création des jugements plutôt négatifs allant même jusqu'à parler d'échec. Presque toujours, il exprime le doute sur la valeur, sur la qualité esthétique, sur l'aboutissement de son livre, son autocritique touche parfois la mésestime masochiste. Même les livres récompensés de différents prix littéraires ne trouvent pas grâce auprès de leur auteur, le sentiment de pleine satisfaction de la création est un sentiment inconnu de Čep. Au contraire, ayant achevé l'écriture d'une œuvre, il semble tomber dans une dépression, il est pris de fatigue physique aussi bien que morale. Voici quelques citations qui le révèlent avec force :

Enfin, je vous envoie un numéro de *La Revue française de Prague* où on a traduit une de mes proses.² Ça a été écrit il y a quelques années déjà et vous pourriez le regarder à peu près comme un programme de ce que je voudrais faire. (Cette manière de voir l'histoire de l'espèce humaine). *Mais ce n'est pas trop réussi pour le moment.* (Čep à Pourrat : le 23 novembre 1933, terme souligné par J. Z.)

Un an plus tard, ayant terminé une longue nouvelle, *le Manteau troué*, il semble accablé à tel point qu'il a besoin d'être remis d'aplomb et assuré de la valeur de son œuvre de l'extérieur, par des amis. Son incertitude et le sentiment de dénégation vont si loin que, en attendant la réponse de l'éditeur à qui il a envoyé la copie de sa nouvelle, il jette le manuscrit achevé dans la poubelle. Aussitôt la réponse enthousiaste arrive, le doute de Čep en est atténué, mais persiste toujours : « Pour ce qui est de moi et de la nouvelle que j'ai finie à Ambert, mon ami Fučík m'en a dit beaucoup de bien, mais il n'a pas pu me persuader complètement. J'en ai gardé *un doute obscur* qui s'évanouit et renaît alternativement. » (Čep à Pourrat : le 16 septembre 1934, terme souligné par J. Z.)

Et encore au moment de la parution du livre, il le considère comme raté : « Mon *Manteau troué* vient de paraître. Je m'attends à des critiques très sévères et je suis décidé de n'en pas faire grand cas. Nul ne sait mieux que moi... Du reste, je suis persuadé que *ce bouquin, même manqué*, m'a ouvert une porte – ou une fente – que je n'aurais pas trouvée sans lui. » (Čep à Pourrat : le 15 octobre 1934, terme souligné par J. Z.)

L'écriture qui s'achève en général par l'acte de la parution (le livre étant un produit fini) devient ici en même temps la source, sa propre source, car c'est par elle que de nouvelles possibilités – nouvelles portes ou fentes – apparaissent. Dans la pensée čepienne l'écriture est un processus graduel, inachevé qui ne se termine pas avec la parution du livre et qui ne finit peut-être jamais.

On sent toujours chez Čep cette volonté de recommencer, de faire mieux, d'exprimer sa vision de l'homme et du monde avec plus de précision, et il semble que celle-ci n'est

² *Nuit de Noël* (Cesta na jitřní), *Revue française de Prague*, n° 60, 15. juin 1933, p. 90-95 ; traduit du tchèque par Michel-Léon Hirsch.

jamais assez mûre pour pouvoir être figée par l'écriture et arrêtée par l'acte de la publication. L'écriture en tant que processus semble plutôt interrompue par des facteurs extérieurs à elle-même, comme par exemple par des contrats avec l'éditeur, le terme de la déposition du manuscrit etc. L'autocritique exacerbée dont Čep souffrait pendant toute sa vie peut être interprétée comme le revers de cette conception de l'œuvre qui reste toujours à achever.

Il faut bien se rendre compte qu'il ne s'agit pas là de déclarations ponctuelles ou isolées ; l'idée de l'effort continu menant vers la perfection dans le sens le plus large, cette « œuvre en progression », reste très ancrée dans la réflexion que Čep porte à sa propre œuvre. Elle constitue pour lui même une condition à toute création artistique : « Chaque artiste, le même artiste même dans chaque nouvelle œuvre, recommence toujours en quelque sorte, comme s'il lui restait encore tout à dire. »³ (1993 : 48)

La conception de l'œuvre inachevée, de l'œuvre en progression se voit confirmée également au moment de la parution de *la Frontière de l'ombre*, le seul roman écrit par Čep et pour lequel il a obtenu le grand prix de Melantrich. Čep confie à Pourrat : « J'ai fini mon roman – mon premier roman – qui s'appelle *La Frontière de l'Ombre* et qui vient de paraître [...] Je n'en suis satisfait qu'à demi. Je sens qu'il faudra recommencer et [de] tâcher de faire toujours mieux. » (Čep à Pourrat : le 23 avril 1935)

Dix années plus tard, la même idée réapparaît dans une lettre à une amie française : « Vous me parlez, Madame, de mes 'œuvres'. J'hésite à donner ce nom à quelques petits livres que j'ai publiés jusqu'ici (six volumes de nouvelles et un roman). J'ai toujours l'impression d'avoir à peine commencé à dire ce que j'aurais voulu dire. » (Čep à Madeleine Monzer : le 2 septembre 1946)

De même dans son autobiographie, qui représente la somme de sa vie et de sa pensée, Čep avoue ne pas avoir « écrit tous les livres qu'[il] aurai[t] pu écrire, et ceux qu'[il a] fait, [il] aurai[t] pu les faire mieux. »⁴ (1998 : 213)

On peut faire ici un rapprochement avec l'écrivain belge récemment décédé, Henry Bauchau, chez qui l'idée de l'œuvre en progression est également présente. Citons un extrait de son roman le plus connu, *Antigone*, où l'héroïne contemple la fresque de Clios : « Il découvre dans mon regard, que l'œuvre qu'il croyait achevée ne l'est pas et qu'elle exige encore de lui un immense travail. Clios veut tout détruire. 'Ne détruis pas tout. C'est là. Presque là.' Il jette sa brosse, saisit mes bras avec colère : 'Presque, qu'est-ce que cela veut dire presque ?... Rien ! » (Bauchau 2001 : 10)

Néanmoins, il serait erroné de concevoir l'idée de l'œuvre en progression chez Čep dans le sens purement technique, comme une sorte de perfection seulement formelle, au sens de poëin de Valéry. Pour Čep qui est avant tout un chercheur du sens profond des choses, l'idée de l'œuvre en progression renvoie aux aspirations de l'homme vers l'Absolu.

4. Lettre comme manifestation de l'écriture : contrepoids de l'œuvre inexistante

La lettre en tant que produit de l'écriture pose la question du style, de la valeur esthétique et de la relation entre la correspondance et l'œuvre de l'écrivain. Par rapport

³ « Každý umělec, ba i týž umělec v každém novém díle, začíná jaksí znovu, jako by mu zbývalo ještě všechno říci. »

⁴ « [...] nenapsal jsem všechny knihy, které jsem mohl napsat, a ty, které jsem napsal, mohl jsem napsat líp. »

à l'œuvre, la correspondance est en général placée dans un rapport de subordination. Considérée comme un « avant et en-dessous de l'œuvre » (Leclerc 1983 : 451), elle a plutôt une fonction auxiliaire, et ceci dans un double sens : pour l'historien de la littérature ou le lecteur elle aide à comprendre le contexte de l'œuvre et de la vie de l'écrivain ; pour l'écrivain même, elle peut devenir parfois un « atelier de fabrication », une « arrière-cuisine du sens » (Leclerc 1983 : 452), où il expérimente son écriture, essaie des premiers brouillons de l'œuvre.

Il est indéniable que la fonction primaire de toute correspondance non-littéraire est sa fonction communicative (informative) et que l'effet esthétisant n'apparaît que par surcroît. « La qualité littéraire ou esthétique d'une lettre est un 'en plus' [...] », dit Mireille Bossis dans son introduction au colloque *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*. (Bossis 19943 : 10)

Mais il serait injuste de restreindre la valeur des lettres de Čep à leur seule valeur informative et documentaire. Il y a aussi de la poésie dans ses lettres. Pourrait lui répéter à plusieurs reprises que ses lettres sont belles et l'encourage à continuer à écrire même dans les conditions dures de l'exil. Il n'est probablement pas un hasard que des passages poétiques, des descriptions lyriques de la nature, des humeurs et des sentiments, qui ont des qualités littéraires et soutiennent la comparaison avec les récits de fiction de Čep sont plus nombreux dans la période d'exil. Comme si dans ces années vides où l'écrivain est anéanti justement dans sa vocation d'écrivain – non reconnu par des Français et muselé dans sa patrie – la correspondance (avec d'autres écrits appartenant aux genres de la littérature personnelle qui n'est pas destinée à la publication comme le journal intime) voulait suppléer l'œuvre proprement dit. En lisant les extraits suivants, d'un style limpide et dépouillé à l'extrême, ne nous sentons-nous pas imprégnés de l'atmosphère douce et sombre de l'univers poétique čepien et n'entendons-nous pas la voix discrète de son narrateur ?

J'imagine les ruisseaux de votre pays, au milieu des aulnes, où la glace commence à prendre le long des bords et où baignent les longues herbes fatiguées de l'année finissante... Le mystère du printemps à venir semble déjà gratter sous des racines, l'espérance immortelle... (Čep à Pourrat : le 20 décembre 1948)

Le temps s'est mis au beau à Paris ; le soleil, invisible depuis longtemps, fait luire les pelouses du parc Monceau sur lequel donnent les fenêtres de notre rez-de-chaussée. Une vieille femme, adossée à la grille, joue du violon. Ce sera le printemps encore une fois, c'est inouï. (Čep à Pourrat : le 22 février 1951)

Si chez Čep la correspondance semble alors jouer un rôle de substitut de l'œuvre inexistante, chez Pourrat les lettres deviennent directement la matière nourricière de l'œuvre. C'est le cas de son court récit *l'Emigré*, destiné à son livre *Vent de mars* (Prix Goncourt 1941) qui est presque entièrement constitué d'extrait de lettres de Čep, lui-même transposé en l'abbé Jean, personnage fictif songeant à s'exiler de son pays occupé. Comme on peut s'en douter le récit fut retiré du livre par la censure allemande.

5. Conclusion

Les experts de la correspondance suggèrent deux raisons qui légitiment l'édition et la publication d'une correspondance : l'authenticité (la lettre reflète les impressions et l'humeur du moment vécu, elle est pleine de fraîcheur et de vérité) ; la valeur documentaire (la vie d'un grand écrivain n'appartient pas seulement à la littérature, elle intéresse éga-

lement le sociologue, l'historien, le philosophe et, en fin de compte, le public). La correspondance entre Čep et Pourrat remplit pleinement ces deux conditions. Par surcroît, elle nous donne par moment à savourer la poésie et l'art. C'est pourquoi il n'est pas douteux qu'elle mérite d'être éditée et publiée, en France comme en République tchèque.

Bibliographie

- BOSSIS, Mireille (dir.) (1994), *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Actes du colloque, Paris : Éditions Kimé.
- ČEP, Jan (1993), *Rozptýlené paprsky*, Praha : Vyšehrad.
- ČEP, Jan (1998), *Poutník na zemi*, Brno : Proglas-Vyšehrad.
- LECLERC, Yvan (1983), « Rapport de la correspondance et de l'œuvre », in : BOSSIS, Mireille – BONNAT, Jean-Louis (dir.), *La Correspondance : problématique et économie d'un genre littéraire : écrire, publier, lire*, Publication de l'Université de Nantes : 451–456.
- ZATLOUKAL, Jan (2004), *Jan Čep et Henri Pourrat: Édition critique d'un choix des lettres de Jan Čep à Henri Pourrat* (mémoire de DEA soutenu à l'Université Paris XII – Val de Marne).

Jan Zatloukal
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta UP
Křížkovského 10
771 80 Olomouc
République tchèque
jan.zatloukal@upol.cz